

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 10 (1872)  
**Heft:** 46

**Artikel:** La légende de don Juan à Séville  
**Autor:** L.M.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-182004>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

succès d'une jeunesse déjà puissante se continuer dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*.

Plus récemment, M. Victor Hugo a vendu 400,000 francs le droit de publication des *Misérables*. En 1832, on lui avait payé *Han d'Islande* 300 francs.

#### La légende de don Juan à Séville.

Voici la légende du célèbre don Juan, tel que le correspondant des *Débats* l'a entendu raconter en Adalousie :

« Il est à Séville, dis-je, une espèce de ruelle tortueuse et sombre, dans laquelle, pendant la nuit, un cierge projette sa lumière vacillante aux pieds de Notre-Dame-des-Déshérités : on l'appelle la rue du Cercueil, comme on aurait pu l'appeler la rue de l'Embuscade, car nul endroit n'est plus propice aux coups de main. Un cavalier s'y est engagé ; ses éperons résonnent sur le sol durci par un implacable été ; son manteau de velours, retroussé sous le bras gauche, laisse libre la main dans laquelle est rivée une épée nue. Cet homme, c'est don Juan de Magnara, celui que les femmes ne peuvent voir sans en être éprises jusques à en mourir, celui dont les grandes passions inassouvies font que les mères se signent en entendant son nom.

« Un autre cavalier s'est aventuré dans la sinistre ruelle ; au bruit de ses pas succède un cliquetis d'épée, puis un gémissement. Alors, sous l'image de la Vierge, don Juan s'arrête pour essuyer son fer ensanglanté. Mais voici que minuit sonne à la Giralda, et, comme à un signal, répondent des chants funèbres ; puis la rue sombre s'illumine, et don Juan voit avancer une longue suite de pénitents armés de torches, précédant un cercueil. Qui portez-vous en terre, bonne gens ? leur demande le meurtrier. Celui à qui il s'adresse relève son capuchon et lui montre la tête dégarnie d'un squelette et du doigt lui indique le cercueil ; le second pénitent lui découvre le pâle visage d'Elvire, morte de chagrin, et dans ceux qu'il interroge tour à tour, il reconnaît les traits de ses victimes.

« Mais don Juan veut savoir qui est couché dans le cercueil. Fou de rage, il va dégainer. — Qui est dans ce cercueil ? crie-t-il à un pénitent. — Le corps du très haut et très puissant seigneur don Juan de Magnara, répond le pénitent d'une voix sépulcrale. — Don Juan s'élançait vers le cercueil, arrache violemment le linceuil qui le couvre, et dans le pâle cadavre qui se soulève et lui dit : Repens-toi ! il reconnaît ses propres traits. Puis le cortège, un moment arrêté, reprend sa marche et disparaît lentement, tandis que don Juan demeure ahattu dans une sombre rêverie. — Repens-toi ! semble, encore lui crier la voix de tout à l'heure, comme un écho de sa conscience enfin réveillée ; et, pendant que les premières lueurs de l'aube empourprent la Giralda, le voici traversant les rues à grand pas, et qui va frapper à la porte d'un couvent.

« Quelques années plus tard, Bernardo Simon de Pereda, maître en œuvres architecturales, posait la première pierre de l'hospice de la Charité de Séville, à la construction et à la décoration duquel concoururent les maîtres-ès-arts les plus renommés de l'Andalousie, entre autres Murillo et Valdès Leal. Ce couvent, c'était la munificence de don Juan de Magnara qui le faisait élever ; car il n'avait pas attendu, pour se repentir, que la mort le vint surprendre ; il s'était repenti dans toute la sincérité de son âme, et, fuyant les vanités de ce monde, il avait consacré ses jours à la pratique des vertus les plus austères. »

*Casino-Théâtre.* — La troupe dramatique de MM. Lejeune et Vaslin a débuté mardi par les *Mémoires du diable*.

Quoique datant déjà d'une vingtaine d'années, cette pièce est une de celles qui ne vieillissent pas et restent au répertoire, tant le cadre en est bien entendu, l'intrigue soutenue et intéressante.

Il serait téméraire et même injuste de vouloir juger définitivement une troupe après une seule représentation. Chacun sait qu'il est des artistes qu'on apprécie très mal à première audition : si on sait les attendre dans les pièces, le genre et les effets, de scène qui leur conviennent, on est souvent bien dédommagé de la première impression. Mais ce que nous croyons pouvoir dire sans hésitation, c'est que la soirée de mardi nous a fait faire connaissance avec quelques nouveaux sujets d'un véritable mérite.

La réputation de M. Richard, jeune premier rôle, est déjà faite. C'est un de ces artistes qu'on aimera toujours à voir arriver sur la scène, parce qu'ils savent y apporter de la vie, et qu'ils interprètent avec vérité, aisance et distinction de manières.

M. Boisselot, comique marqué, nous paraît connaître à fond toutes les ressources de son art et avoir une longue pratique de la scène. Il soutient l'action avec talent et s'identifie fort bien avec son rôle. Nous croyons posséder en lui un artiste d'une valeur incontestable.

M. Allama nous donne beaucoup d'espoir et nous promet de francs rires.

Mme Angèle est gracieuse ; elle a de la souplesse dans le jeu, prononce bien et sait se faire écouter agréablement.

Dans *Brutus, lâche César*, M. Vaslin s'est montré bon comédien ; il a joué son rôle avec beaucoup de finesse et en a habilement nuancé tous les traits saillants. Mais nous l'attendons surtout dans le drame où il nous montrera tout son véritable talent.

Nous connaissons suffisamment M. et Mme Mauléon ; depuis longtemps déjà, ils ont acquis toutes nos sympathies. Nous parlerons plus tard des artistes qu'un premier début ne nous a pas permis d'apprécier. En somme, la première impression a été bonne, et si toutefois la composition de la troupe laissait quelque chose à désirer, nous avons toute confiance dans la direction, qui saura faire droit aux justes désirs d'une population qui lui a donné suffisamment de preuves de bienveillant intérêt.

Les lignes qui précèdent ayant été écrites avant la représentation de jeudi, celle-ci n'a fait que confirmer notre première opinion, car la comédie : *Un beau mariage* a été jouée d'une manière irréprochable.

L. M.

#### INTERROGATOIRE ET JUGEMENT de Marie-Charlotte Corday.

Elle a répondu que chacun avait son opinion.

La citoyenne le Bourgeois persiste à reconnaître le citoyen Fauchet pour l'homme de la loge.

Celui-ci dépose qu'il a passé la soirée à jouer au tric-trac, ou chez lui, ou chez Gomet, député détenu, rue Traversière,